

MARELLE

Je suis sortie de la maison en courant. Je fais toujours comme ça. Quand j'ai décidé de partir, c'est tout de suite. Il paraît que mon père faisait pareil. J'ai jailli comme un diable d'une boîte. J'ai cligné des yeux dans les frémissements de la lumière blanche. Très vite j'ai marché tranquillement parce que plus rien ne m'entravait et que j'avais mes « idées ».

- Pourquoi tu ne dis jamais la vérité à ta maman ?

- Mais je lui dis la vérité !

- Non !

- Si ! Je lui dis la vérité fausse.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- La vérité fausse, c'est un truc à moi. Je t'explique : c'est juste un bout de la vérité. Ce n'est pas vraiment un mensonge, juste un morceau de mensonge. C'est pas un péché... Ah ! Tu crois que si ! Alors, un tout petit, tellement véniel que c'est pas la peine de le dire à la confesse.

- Un exemple, donne un exemple.

- Tu vois tout à l'heure, j'ai dit à Maman : « Je vais sur la place jouer à la marelle. Ma copine Catherine sera là

aussi.» J'ai fait exprès de dire « ma copine » ! Maman a commencé à me gronder sous prétexte que c'est un mot vulgaire, qu'on doit dire « ma camarade » ou « mon amie ». Et voilà, elle a oublié le début de ma phrase et je suis sur la place, toute seule, tu comprends, alors qu'elle n'aime pas trop que j'y traîne, comme elle dit. Il fait très moite et je n'ai même pas mis mon bob. J'ai horreur de ce bob ! J'avais ma main dans ma poche. Maman m'a demandé ce que je tripotais. J'ai encore dit une vérité fausse. « Ma petite boîte en fer pour jouer à la marelle ». Jusque là ça va ! Dedans il y avait un bout de craie. C'est normal ! Il faut bien que je retrace ma marelle si elle est effacée ! Avec les abats d'eau d'hier soir... Seulement il y avait aussi un bout de papier avec un joli dessin que j'ai fait pour Paul. Chut, ne le dis à personne ! C'est mon chéri... parce qu'il est beau ! J'aurais pas voulu que Maman me pose des questions. Elle n'est pas folle, elle aurait compris ! Pour mon soleil, j'avais fait un cœur, alors ? Heureusement, elle ne m'a pas demandé d'ouvrir ma boîte. Je lui ai montrée, ça lui a suffi.

- Oui, mais c'est quoi ton mensonge vrai, je ne comprends pas.

- Je viens de t'en parler. Que tu es bête ! Je ne suis pas allée sur la place tout de suite. J'ai fait un détour. Il fallait bien que je passe devant chez Paul. Comme ça, s'il avait été là, en train de faire du vélo dans la rue, j'aurais pu lui faire mon cadeau. Mais il n'y était pas. Alors le dessin, je l'ai déchiré en petits morceaux et je l'ai mangé.

- Tu l'as mangé ! Tu fais quand même des drôles de trucs !

- Et ben, pourquoi pas ? Donc j'ai dit que j'allais sur la place... C'est pas ça que tu me demandes ! Pourquoi je l'ai mangé, le dessin ? On mange bien le corps de Jésus ! Et bien c'est pareil, moi j'avais envie de manger le cadeau de Paul. Sauf que l'hostie on ne la touche pas et on ne la croque pas. Normalement, parce que moi, je l'ai fait ! Mais si ! tu le sais depuis longtemps que je suis en péché mortel ! Pourtant je ne suis pas morte. J'ai touché mon hostie le jour de ma communion ! C'est parce qu'elle s'était collée à mon palais et que je ne pouvais pas chanter. Et bien ! Je n'en suis pas morte. Remarque que ça, j'en suis pas très fière et que je l'ai jamais dit. Sauf à toi, parce que toi c'est moi !

- T'as de ces idées ! Bon, ton mensonge vrai ?

- Je suis bien allée sur la place, mais avant je suis allée ailleurs, tu comprends ? J'ai pas tout à fait dit la vérité, j'ai pas tout à fait menti non plus.

- Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu te racontes des histoires à toi-même. Mais non ! Ne pleure pas, c'est pas méchant ce que je dis.

- Je voudrais, je voudrais que Maman...

Là, je me suis arrêtée de penser. J'ai frotté mes joues parce qu'elles étaient un peu mouillées. Pourtant je n'avais pas pleuré. Je sais comment m'empêcher de pleurer. J'avale mes lèvres, en appuyant très fort, je presse mes pouces sur mes narines, je respire un grand coup et je déglutis la grosse boule que je sens monter. Après il faut que je renifle une fois et que très vite je songe à autre

chose. Là, ça n'a pas trop marché, j'avais des larmes, des vraies de crocodile et puis j'avais mal à la tête, et puis ça m'agace de pleurer... pour rien... puisque ce n'est pas consolable.

J'ai pris ma craie et j'ai repassé les traits de ma marelle. C'est la plus belle de la place. Tout le monde me l'envie. Elle a neuf cases. Six sont numérotées. Mais ce qui est chic, c'est qu'elle a un Enfer, un Paradis et un Reposoir. Bon vous savez comment on joue: on pousse sa pierre du 1 sur le 2, puis du 2 sur le 3 et ainsi de suite, tout à cloche-pied, en évitant l'Enfer bien sûr! Moi je n'ai pas une pierre puisque je joue avec ma petite boîte en fer. Avant elle était jaune, maintenant, elle n'a plus de peinture du tout, elle est un peu cabossée et elle brille. Ce qui est important, c'est que je peux toujours l'ouvrir. Je serais drôlement triste si je la perdais. Je l'ai trouvé en fouillant dans une vieille poche de mon papa. J'ai une copine - pardon une camarade - qui ne comprend pas les choses qui sont écrites sur ma marelle. Elle ne va pas au catéchisme, alors le paradis, l'enfer... Elle a du bon sens pourtant. C'est mère Eugénie qui l'a dit - mère Eugénie c'est notre maîtresse d'école. Moi aussi je le dis parce que Monique - elle s'appelle Monique, la pauvre, c'est moche de s'appeler Monique - bon, Monique a tout de suite compris que le Reposoir de ma marelle, c'était fait pour se reposer et qu'on pouvait y mettre les deux pieds. Et même s'y asseoir, et même pourquoi pas y retirer ses sandales, comme moi en ce moment... parce que c'est

défendu. Pourquoi c'est défendu, j'ai demandé à Maman ? « Cela ne se fait pas et en plus ce n'est pas hygiénique. Savez-vous, mademoiselle, qu'il y a plein de gens qui crachent par terre ? » J'ai pensé : « Personne ne crache sur ma marelle, parce que faire ça sur le paradis ou sur l'enfer, c'est pas très prudent ! » N'empêche j'ai dû faire un effort pour dire « Oui, Maman, ce n'est pas propre ! » parce que la petite fille qui parlait ce n'était pas moi du tout. Et s'entendre dire quelque chose qu'on ne pense pas, c'est pas le plus agréable. Moi les crachats ne me dérangent pas. C'est normal je suis tout le temps sale, même quand je suis propre, parce que je suis une pisseuse : « Oh ! la pisseuse ! Oh ! la pisseuse ! » Alors j'ai craché dans le 1. Histoire de voir ! « Gagné ! » Deux minutes après on ne voyait plus rien ! C'était sec !

Jouer à la marelle pieds nus, c'est bien mieux. J'essaye. Le 1, attention ! tu es presque sur le trait, juste une pichenette des orteils ! Ouais ! le 2. Mes pieds m'obéissent bien mieux sans mes sandales. J'ai la tête dans le ciel, la chaleur fait trembler l'air. Les lignes de craie ne paraissent plus très droites, j'ai le pied sur le goudron, mon talon s'enfonce bien dans le sol et je peux bouger mes doigts, je sens un petit vent qui gonfle ma robe et remonte jusqu'à ma culotte. Le bougainvillée est rose comme ma robe. Je suis moi aussi une fleur. Je suis la marelle, avec son enfer et son paradis, je suis la place. Tout ce que je vois c'est moi ! Bon le 3 maintenant. Zut, sur le trait ! Je dois recommencer tout. « Si je réussis, il n'y aura pas de poireaux dans la

soupe de ce soir!» Je n'aime pas les poireaux! Peut-être que si je commençais à l'envers... Ce n'est pas possible, on ne commence pas par le paradis, un endroit qu'il faut mériter, où on connaîtra la félicité, le bonheur quoi! Pas moi, moi j'irai en enfer parce que je suis une pisseuse et une menteuse. C'est maman qui le dit.

- Ne mens pas, elle ne dit pas que tu vas aller en enfer.

- Tu vois toi aussi tu dis que je suis menteuse.

J'essaye une fois, deux fois, trois fois de réussir ma marelle. Je n'y arrive pas. C'est plus difficile que la table de 12. Je m'assieds dans le carré Ciel pour réciter ma table: «9 fois 12, ça fait 108, 10 fois 12 ça fait 120, 11 fois 12 égal 132 et 12 fois 12, ça fait 144!». J'aime le calcul, j'adore les problèmes! Mère Eugénie a dit à Maman qu'elle n'avait jamais eu une élève qui résolvait les problèmes aussi vite que moi. Je n'aime pas mère Eugénie, c'est une vieille chouette, mais j'aime ses problèmes. Demain on prendra le car pour aller à l'école et je verrai Paul. Il fait toujours celui qui m'ignore, mais je sais qu'il m'aime. C'est sa sœur qui me l'a dit. Je vois que j'ai les pieds sales. Je commence à me demander comment je vais faire pour que Maman ne s'en aperçoive pas. Bon je pousse ma boîte et je chantonne «Ah! vous dirais-je Maman, ce qui cause mon tourment!»

Il y a un monsieur qui passe. Il me fait un petit signe. Je lui fais un petit signe. Il dit: «Bonjour Mademoiselle!» Je dis: «Bonjour Monsieur!» Il s'arrête pour me regarder.

- Comme ça, tu joues à la marelle, toute seule!

- Oui Monsieur!

- Je peux essayer!

Je voudrais lui dire «non», mais il n'attend pas ma réponse. Vite, je ramasse ma boîte. Il essaye de tenir sur une jambe. Il n'y arrive pas. Que voulez-vous, il n'est plus un enfant! Son front sue - ah! pardon transpire - Maman déteste que j'utilise le mot «suer», c'est vulgaire, ça aussi! Donc son front transpire à grosses gouttes et son ventre se secoue comme celui de notre cuisinière Fatou quand elle danse... en beaucoup moins joli! Je pense que peut-être je ferais mieux de partir. Je ramasse ma boîte. Je m'assieds par terre et j'enfile une sandale.

- Je vois ta culotte!

- Même pas vrai!

Et je coince ma robe entre mes cuisses.

Je n'arrive pas à boucler mes sandales. Je sens que je deviens rouge.

- Laisse moi voir ta culotte. Tu as quel âge?

- Je vais avoir 9 ans. Mais vous, vous...

- Tu es bien jolie! T'as pas la culotte très propre, mais pour être jolie, tu es bien jolie!

Bien sûr que si que ma culotte est propre! Enfin comme une culotte de quatre heures de l'après-midi d'une petite fille qui s'est assise par terre sur la place. Il est fou celui-là! N'empêche, que j'ai un doute. Si ma culotte n'était pas propre, est-ce qu'il pourrait s'en rendre compte ce monsieur?

- Dis, tu as un amoureux? Tu peux me le dire, je suis gentil, tu sais, je suis un papa.

C'est comme ça un papa? J'ai envie de lui dire: «C'est pas vrai, vous êtes trop vieux!» Je pense à Paul. Lui aussi m'a demandé de lui montrer ma culotte. Même que je l'ai fait. Mais à ce monsieur, j'ai pas envie. J'ai peur! Il a des drôles d'yeux et une voix trop douce, qui veut se faire gentille. Je me lève, mes sandales ne sont pas attachées. Le monsieur m'attrape par le bras.

- À quoi elle pense, ta maman? Laisser une jolie petite fille comme toi toute seule sur la place! C'est un pousse au crime. Tu veux voir ma zézette.

- Non, je ne veux pas, je veux m'en aller!

- Regarde, elle ressemble à un gros pouce!

J'ai à peine vu, je te promets. Un peu tout de même, c'était gros et le bout était rouge comme celui d'Olof, le boxer de nos voisins. Le monsieur m'a lâché la main pour secouer son machin. J'ai couru vers la maison. J'ai perdu une sandale. Je me suis arrêtée pour la ramasser. Le monsieur n'était pas derrière moi. Il était resté à côté de ma marelle. Je le voyais tout petit, tout petit dans la fente de mes yeux. Je me suis rechaussée. Je me sentais débattre. J'ai respiré un grand coup. J'ai arrangé ma barrette, j'ai rajusté ma culotte en me demandant si elle était vraiment sale. J'ai lissé ma robe et je suis rentrée. Maman était en train de lire dans le jardin, elle m'a dit: «Dans quel état vous êtes! Pourquoi courez-vous alors

qu'il fait si chaud? Où est votre bob? Vous avez la tête de quelqu'un qui a fait une bêtise! Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir une enfant pareille?»

C'était vrai que je me sentais en faute, alors j'ai seulement dit: «J'ai couru parce que j'avais envie de faire pipi!» C'était encore une fausse vérité. Je voulais surtout aller aux cabinets pour vérifier que ma culotte n'était pas sale entre mes jambes. Et bien elle ne l'était pas!

Le soir, dans mon lit, j'ai repensé à la zézette du monsieur. Je n'avais plus peur du tout. J'ai glissé ma main entre mes cuisses. C'était doux, c'était chaud. Je me sentais fière de ce qui m'était arrivé. Ce monsieur m'avait prise pour une grande. Je n'ai rien dit à Maman.

«Je voudrais, je voudrais que Maman... Mais elle ne veut pas, elle dit que j'ai les fesses pointues!»

SUITES DE CAUCHY

Cela avait fini par arriver! J'y étais! Je voyais ma convocation et ma carte d'identité sur le coin de la table! On était en septembre, en septembre 1970. C'était la première session d'examens 1970! La seule! En juin les examens avaient été supprimés.

Juin 1970! Quel cauchemar! Je m'étais pointée le jour dit dans l'amphi de Jussieu pour passer le certificat d'analyse de la licence que je préparais. C'est des maths, pas de la grammaire! Pointée, c'était le mot! J'étais enceinte de huit mois, c'est dire si j'étais en pointe! Tellement en pointe que mon mari disait à qui voulait l'entendre: «Ce n'est pas rien de pieuter avec elle en ce moment! Avec son ventre, les draps font tente: je m'enrhume!»

Bon, on était encore dans la mouvance de 68. C'est dire que passer des examens présentait un caractère quelque peu aléatoire! On s'installait à sa place, on sortait ses crayons, sa gomme. Pour faire des maths c'est très utile une gomme. Moi j'ai toujours fait mes problèmes avec un crayon à papier et une gomme. Un brouillon avec

des trucs écrits dans tous les coins, ça nuit à la clarté. Or les maths, c'est clair! C'est ça ou c'est pas ça! Y a pas de nuances!

Depuis quelque temps c'était toujours le même topo! On était là, on attendait la distribution des sujets. Et crac, ça ne loupait pas! Y avait un gars de l'UNEF qui surgissait dont ne savait où, un qu'on n'avait jamais vu chez nous. Il « empruntait » le micro au prof qui n'osait pas moufter! « Soyez solidaires des autres facs, continuez la lutte, qu'il disait, on les aura à l'usure! Frappons encore un coup! » Cette fois là, c'est moi qui ai pris un coup: un coup sur la tête! Boum! Un autre dans mon gros ventre de pauvre petite fille, assise au fond de l'amphi pour mieux cacher sa misère et sa différence! « Tiens, prends ça! Ça t'apprendra à ne pas faire comme tout le monde! » Mais moi, je dois absolument la passer cette Unité de Valeur: UV d'analyse, ça s'appelait! Aujourd'hui! Vous ne comprenez pas! Si les examens sont retardés, c'est sur la table d'accouchement que je la passerai cette foutue UV. Les jambes écartées, en position gynécologique; quelle horreur cette expression là! Alors là, même avec un crayon et une gomme, la qualité du brouillon n'est pas garantie!

Le gars de l'UNEF braillait toujours, les gars de l'UNEF devrais-je dire! Ils étaient trois maintenant: l'orateur, et deux acolytes venus pour acquiescer et mener la claque! Qu'est-ce que j'ai pu les haïr ces pantins de pacotille, ces phraseurs de vingt berges, qui en même temps que la lutte

découvraient la dialectique, s'enivraient de mots pour ne rien dire! Se soulaient de l'ascendant qu'ils avaient sur leurs «camarades»! Mais pas sur la pauvre fille au gros ventre, au fond, à droite de l'amphi. Pas sur elle et ses yeux de braise qui lançaient des éclairs de sang. Pas sur elle! Jamais! Ils n'y sont jamais arrivé! Premières révoltes, premières victoires!

Ça n'a pas loupé! Le barbu du micro a proposé qu'on vote pour savoir si on passerait les examens! Alors on a vu ce truc surréaliste! Une fille avec un gros ventre en pointe, serré à exploser dans une robe à fleurs qu'elle avait cousu elle-même pour envelopper sa grossesse - ça ne s'invente pas des trucs comme ça! - monter sur le banc et hurler: «Moi je veux le passer l'examen, c'est important pour moi!» On m'a huée... Je me suis rassise et, recroquevillée sous l'opprobre, j'ai posé mes mains sur mon enfant pour le protéger de cette ignominie!

Et voilà, nous étions en septembre. J'avais accouché trois semaines auparavant et j'étais à nouveau là avec mon crayon et ma gomme! Pas prête du tout pour l'examen! Je n'avais jamais été aussi peu prête pour un examen! Il n'y a pas eu d'histoire: on a distribué les sujets. J'ai lu. Cela ne m'a pas paru insurmontable! Ce qui était insurmontable, c'était de parvenir à vider ma tête pour me mettre au travail! J'avais laissé ma fille à son père! Avec un tire-lait j'avais rempli deux biberons! L'épreuve durerait cinq heures!

Une histoire de suite de Cauchy! Vous imaginez ça: une histoire de suite de Cauchy, quand vous vous inquiétez pour votre bébé qui va vous réclamer, qui va hurler dans les bras de son père désarmé et malhabile!

Le pire était à venir...

D'abord le gars qui était derrière moi fumait. Et oui! En 1970, les étudiants faisaient la loi! Alors on fumait dans les amphis, même les jours d'examen! Je me suis retournée pour lui demander d'arrêter. Il n'a pas voulu. À cette époque là on parlait de camaraderie, pas de respect d'autrui. «Il est interdit d'interdire!» Donc il y avait:

- 1 - l'inquiétude pour mon bébé et pour son père,
- 2 - les cigarettes du clampin qui était derrière moi,
- 3 - le problème sur les suites de Cauchy!

Je venais juste de rassembler mes idées quand ça a commencé. J'ai senti la première goutte tomber sur ma robe! Bien sûr, avant de partir, j'avais abondamment garni mon soutien-gorge pour éviter les débordements! Compresse et sécurité des sécurités: élégantes rondelles de plastique sur le dessus pour assurer l'étanchéité! Mais j'étais une bonne laitière, une vraie normande! Quand l'heure de la tétée est arrivée... Je fournissais au lactarium plusieurs litres de lait par semaine depuis mon accouchement. Il faut dire que cette vénérable institution s'y entendait, à l'époque, pour endoctriner les jeunes mères. «Le lait maternel est indispensable

aux prématurés. C'est votre devoir ! C'est très précieux le lait maternel ! » Moi ce que je trouvais surtout précieux, c'était la prime que je percevais quand je remettais mon lait au préposé qui passait tous les deux jours chez moi. Et oui je vendais mon lait ! C'était très bien payé et j'avais besoin d'argent ! Mais bien sûr, plus vous tirez votre lait, plus vous en avez ! Une vraie fontaine que j'étais devenue !

Le temps passait, le lait coulait : ploc, ploc ! J'avais fouillé dans mon sac, rajouté mon mouchoir ! Inexorablement le lait coulait : ploc, ploc ! J'avais l'impression que toute la salle n'entendait que cela ! J'avais déjà depuis longtemps deux énormes ronds mouillés sur les seins, mais maintenant mes cuisses étaient également trempées et poisseuses et odorantes, dans la chaleur moite de la salle d'examen. Je me souviens que je portais une robe bleu marine, en jersey de coton, avec des manches ballons, que j'avais encore les rondeurs de la maternité, que je me sentais horriblement mal, honteuse et désemparée.

J'ai fait ce que j'ai pu pour les suites de Cauchy. Au bout de trois heures, trempée comme une soupe, je me suis levée. En priant le ciel de ne pas laisser en marchant une traînée de lait sur le sol, je suis allée remettre ma copie au barbu binoclard qui était au bureau. Il a levé la tête et m'a dit un peu con : « Déjà, vous êtes sûre que vous avez fini ? » Moi je me suis enfuie et je suis rentrée chez moi à pied ! Comment prendre les transports en commun dans un

état pareil!

À cette épreuve j'ai réussi à tirer un 10 sur 20, juste assez pour aller à l'oral. C'est le dernier examen de math que j'ai passé. Je n'en parle jamais! C'est trop difficile et si peu glorieux!

De façon tout à fait exceptionnelle, aujourd'hui, et seulement à vous, j'ose dire que j'ai été reçue.

DENTELLE

Elle était là, assise dans une allée des Tuileries. Il passa une première fois sans prendre garde à son visage, il ne remarqua que ses mains qui torturaient le ticket de la chaisière, des mains blanches et fines, plutôt petites, sur lesquelles on voyait courir les veines, des mains habiles sûrement, des mains de couturière peut-être. C'est alors qu'il vit le chemisier de dentelle qu'elle portait fermé bien haut sous un veston masculin.

Ce chemisier raffiné, il le connaissait bien. Depuis des années, il revenait dans ses rêves érotiques de façon obsessionnelle. Il avait fait l'amour avec de nombreuses femmessimplement parce qu'elles portaient des chemisiers de dentelle, mais ce n'était jamais le bon chemisier et donc jamais la bonne amante. Il l'avait cherché sur les élégantes des salons de thé, il l'avait cherché dans les vitrines, il s'était même rendu spécialement pour cela à Calais, et à Bruges, et même à Malines, et même à Anvers ! Mille fois il s'était imaginé le plaisir qu'il prendrait à deviner le grain de peau à travers les trous du dessin et le trouble délicieux qui le saisirait lorsque, un à un, il déferait les

tout petits boutons de nacre pour poser ses lèvres sur la gorge offerte.

Et voilà, c'était une évidence, la femme qui était assise là lui était prédestinée puisqu'elle portait le chemisier de ses songes.

Que faire? Comment attirer son regard qu'elle tenait obstinément baissé vers le sol? Il ramassa une feuille de platane fraîchement tombée, la plus belle qu'il pût trouver. Aussi confiant qu'un enfant offrant un présent à sa mère, il la glissa dans la main de l'inconnue. Elle leva les yeux, c'est alors qu'il vit qu'elle pleurait... Qu'importe il saurait bien la consoler puisqu'elle portait « le chemisier de dentelle »!

SQUARE DU COMMERCE

Ah, ce café, elle le reconnaît !

Quand elle était petite, elle s'arrêtait devant tous les jours, en rentrant de l'école, pour écouter, fascinée, un accordéoniste aveugle. Jusqu'à ce jour, elle n'y était jamais entrée. De son temps les petites filles n'entraient pas dans les cafés. L'intérieur lui en paraît pourtant familier. Tant de cafés se ressemblent à Paris, qu'une fois installé, on fait abstraction du quartier. On a même l'impression que les habitués de chaque café sont toujours les mêmes. On les reconnaît à leur assurance quand ils poussent la porte, à leur façon de lancer le prénom du patron, de « biser » la serveuse ou de donner une tape négligente sur la truffe du chien. Elle, elle adore les cafés parisiens.

Lui, il ne semble pas être un familier de l'endroit. Il est accoudé au zinc, il boit un cappuccino en regardant autour de lui. Quelle drôle de fille ! Mal réveillée, pas coiffée, qui mange goulûment des tartines de beurre ! Une enfant qui viendrait de jouer dans le froid du square d'à côté ! Quelle santé ! Pas si jeune que cela, elle porte

en elle - est-ce dans son attitude peu conventionnelle, dans sa silhouette déliée, dans son côté naturel ou dans le curieux mélange qui constitue son habillement - un reliquat d'enfance. On devine, qu'au lever, elle a enfilé à la hâte ce qui lui tombait sous la main : une superbe jupe en cuir noir, en corolle, au dessus du genou, en agneau plongé, apprécie-t-il en connaisseur, sur un méchant pull-over jaune citron qui, en l'absence de maquillage, ne lui flatte pas le teint. « Complètement décalé... ! » Elle a les jambes croisées, gainées de noir et des bottines invraisemblables. Mais Dieu que ces jambes l'intéressent ! Il n'y a que des jambes comme celles-ci pour porter avec bonheur des bottines comme celles-là !

Elle, elle est là parce que, ce matin, en voyant filtrer un rayon de soleil à travers ses persiennes, elle a senti dans son ventre une bouffée de désir, qu'elle a décidé de compenser en mangeant des tartines de beurre ! Parce que la baguette parisienne, il n'y a rien de meilleur ! Elle a senti le regard de l'homme, et délibérément elle l'apprécie, elle aussi. Entre deux âges, ni beau ni laid, plutôt élégant, un regard malin et désirant derrière des lunettes aux verres épais, des belles mains soignées : « pourquoi pas ? »

Lui, lui il ne voit que les jambes. Les mollets !... Les genoux ! C'est pas croyable ! Cette fille fait du vélo ou de la course à pied ! Oui, mais pour savoir, il faudrait voir, ou mieux, toucher les fesses, et... elle est assise... Au fait, « porte-t-

elle un collant ou des bas?» Impossible à deviner. Elle a un côté très pratique, relax, sport, «collant» peut-être? Oui, mais la jupe est sophistiquée, les bottines sont cirées avec minutie, plutôt «bas» alors... À vrai dire, il s'en fiche un peu, mais tout de même, il aimerait savoir. Il sent monter son désir, il met la main dans sa poche pour vérifier la raideur de son sexe. Rien d'inhabituel, il a depuis toujours une érection spontanée vers onze heures, et, justement, il voit qu'il est onze heures à l'horloge murale! «Et sa culotte, comment est sa culotte?» C'est surprenant ce qui passent par la tête des hommes quand ils regardent une fille dans un bar!

Elle, elle connaît bien les hommes, elle sait ce à quoi pense le monsieur du zinc et elle ne trouve pas cela incroyable du tout. Comme toujours cela l'amuse parce qu'elle ne pense jamais à des choses comme cela. Elle est juste un peu émue du regard de l'homme et, comme toujours étonnée, qu'on puisse la désirer, surtout au saut du lit comme aujourd'hui! Comment disait-elle cela déjà, Marguerite Duras? *«Elle s'émerveilla d'être l'objet de son désir. Elle s'était d'ailleurs toujours émerveillée du désir des hommes à son égard. C'était là, pour ainsi dire, l'innocence de Sara, ou si l'on veut encore, sa simplicité.»*

Lui, lui, il veut savoir, collant ou bas? Vélo ou course à pied? Il choisit secrètement les bas, mais il s'inquiète: si elle décroise les jambes et qu'il a gagné, il va exploser dans son caleçon! Alors il demande un autre café et le

sirote avec application pour réfréner ses ardeurs.

Elle, elle a vu son trouble. Elle veut lui faire plaisir. Elle décide non pas d'entrer dans son jeu, mais d'être la maîtresse du jeu! Pas de répit! Action! Elle décroise bien haut les jambes et il aperçoit un morceau de blanc de cuisse au dessus du bas. Elle lit sa surprise joyeuse, prend son sac crânement et se dirige vers les toilettes. Elle entend les pas qui la suivent dans l'escalier glauque et pénètrent derrière elle dans le cabinet.

Ils ne disent pas un mot. Elle, elle se penche sur la cuvette, qui sent fort l'urine. Lui se met à genoux pour rendre hommage à ses jambes. Il les effleure, les dessine du doigt, embrasse les fossettes de chaque genou, remonte les mains un peu plus haut à chaque caresse, jusqu'à oser un doigt dans un bas, tout en retroussant la jupe. Les cuisses sportives apparaissent dans leur splendeur indécente. Elle porte des bas sans jarretelles, avec un revers de dentelle... Au dessus des bas, il y a le grain de la peau délicat, si doux, si lumineux et encore au dessus un slip brésilien en dentelle blanche...

À genoux sur le carrelage, chiffonnant la culotte, il écarte des deux mains les cuisses pour mettre son museau dans l'endroit odorant. Il lèche la vulve à grandes lampées, il introduit une langue raide et pointue dans l'anus offert. Il sollicite le clitoris gonflé, tire sur les lèvres, glisse ses doigts, caresse largement le ventre avec ses grandes

mains. Il la détend, il sait ce qu'il veut, il sait ce qu'il doit faire. Il la boit, il l'aspire, mêlant sa salive à son miel, et il s'affole...

Il se relève et sort sa verge. Elle est belle, mais elle ne la voit pas. C'est une verge longue, mince, blafarde et glorieuse, si glorieuse! Il hésite encore. Aura-t-il assez d'audace? Il sait bien ce qu'il veut: pas la soumettre, seulement la dominer pour quelques instants. Il a toujours aimé cette caresse et cette fille a des fesses à damner un saint! Il les écarte largement, positionne son gland et s'enfonce doucement dans l'œillet cerné! «Course à pied» susurre-t-il à présent, en posant ses mains sur les rondeurs satinées et fermes. Il procède délicatement pour ne pas lui faire mal, il ressort un peu et s'introduit d'une légère poussée, chaque fois un peu plus loin dans la gaine accueillante. Il s'installe, il prend sa place, il est si bien, il est arrivé...

La fille... elle a un peu mal, mais elle se laisse faire tranquillement. Elle apprivoise petit à petit la douleur. Elle finira bien par s'apaiser pour laisser s'épanouir le plaisir exaspérant et subtil qu'elle réclame. Glissant une main entre ses jambes, elle saisit les bourses du garçon. Elle les presse, elle les soupèse, elle les flatte, elle les encourage avec gourmandise. Elle sent le membre qui s'enfonce avec facilité maintenant dans le feu de son ventre. Il lui semble sentir sourdre dans sa paume la semence qui va gicler!

Ils jouissent en même temps, elle dans un cri, lui dans un soupir.

Le voilà qui boit ses larmes et baise doucement sa bouche mi-moqueuse, mi-sarcastique. Alors, pour ne pas s'attendrir, il lui lance: « Rien de tel que de satisfaire un besoin naturel, n'est-ce pas, très chère? Un autre café? »

SABOTS DE BLOC

Les pieds. Il existe toutes sortes de pieds. Parmi les milliards de pieds de la terre, il vous arrive parfois d'en rencontrer qui vous émeuvent. Par exemple des pieds de bébé, parfaitement neufs, potelés à souhait, avec leurs petits orteils qui vous font sourire parce qu'ils se recroquevillent dès qu'on les touche. Ou des pieds secs, nerveux, noirs souvent, ridés sur le dessus, dont la plante rosée déborde de chaque côté, tant ils ont été aplatis par des marches et des marches sans chaussures. Ou encore ceux des femmes des pays riches qui s'épanouissent au soleil de la terrasse des cafés, dès que leurs propriétaires ont décidé que vraiment il faisait trop chaud, ou trop tard dans la saison, pour porter des bas.

Et puis ce jour là, il y a les pieds de ce médecin, nus dans des sabots de bloc. Vous savez ces sabots blancs. Leur dessus est en cuir, souvent percé de petits trous. Est-ce pour l'aération ? La semelle en est en bois clair, haute de deux ou trois centimètres. On les achète dans certaines pharmacies. Les infirmières en portent presque toutes, cela fait partie de leur panoplie, avec la blouse pastel,

souvent un peu transparente, qui laisse deviner la culotte et le soutien-gorge et contribue à humaniser un peu les couloirs et les chambres d'hôpital. Ces sabots, ils sont confortables, ils ne sont pas chauds l'été, ils vous isolent du sol l'hiver, ils vous grandissent juste ce qu'il faut. Les enfiler c'est déjà un bonheur, une façon de bien commencer sa journée. Après dix heures d'un piétinement qui a fait gonfler les jambes, ils ont cessé d'être un accessoire, c'est grâce à eux qu'on fait un pas de plus et puis un autre encore. Les médecins qui vont au bloc en portent souvent aussi, sûrement pour les mêmes raisons que les infirmières. Ces sabots, ils sont merveilleux, ils laissent les pieds vivre leur vie.

Ce médecin, assis derrière ce bureau, est un anesthésiste. Il n'a pas eu le temps de se changer après sa dernière intervention. Il est passé de la salle d'opération à son cabinet, avec juste un petit détour par la machine à café. La tasse est encore là, la cuiller a même taché le bureau. Il porte une blouse verte, fermée haut dans le dos, qui laisse voir sa gorge et la naissance de sa poitrine, nous en reparlerons... Ah au fait, les pieds! Ils sont sous le bureau, ils sont sortis des sabots et ils s'ébrouent sur la moquette. Ce sont des pieds d'intellectuel, d'intellectuel occidental blond! Des merveilles de pieds! Grecs, longs, maigres, racés, soignés, ornés de dix coquillages, et vivants, tellement vivants. Ils devraient servir pour une publicité de sabots de bloc. «Grâce aux sabots Truc, les pieds du docteur Machin sont heureux, et lui aussi!»

Sur le story-board on verrait le visage fatigué du docteur Machin, ses pieds qui sortent des sabots Truc sous le bureau et qui s'ébrouent sur la moquette, et à nouveau le visage du docteur qui s'éclaire d'un sourire béat de bien-être...

Toujours est-il que ce sont ces pieds qui furent la cause de tout.

Le docteur Machin ne le sait pas encore, il n'a pas conscience que la jeune femme assise en face de lui les a vus et les admire à la dérobée. Il les croit cachés par le bureau et donc il joue avec tout son soûl. Il les agite, il les frotte l'un sur l'autre, il en écarte les orteils avec une agilité surprenante. Il renfile un sabot à moitié, il croise les jambes et agite le pied qui est en l'air pour décontracter la cheville, le sabot fait cloc, cloc, contre le talon. Il fait de même avec l'autre jambe, l'autre pied, l'autre cheville. Et voilà que pour la première fois de la journée, il se sent bien, détendu.

L'atmosphère du cabinet s'allège tout à coup. Un souffle léger se faufile par la fenêtre entrouverte et vient soulever taquin les feuilles du dossier, le soleil joue avec les stores et braque avec malice son projecteur sur les pieds nus...

Tiens, elle est charmante cette patiente! Bon chic, bon genre, sexy chic. Est-ce parce qu'il pense à plusieurs

choses à la fois qu'il s'emmêle dans son interrogatoire ? Est-ce parce qu'il s'emmêle dans son interrogatoire que son trouble augmente ? Est-ce parce qu'il n'a pas déjeuné qu'il a cette petite crampe à l'estomac, ou plutôt dans le bas ventre ?

« Bon, voyons cette tension ? Couchez-vous sur la table d'examen. » Elle porte un chemisier blanc, dont elle a retroussé les manches. Impossible de prendre la tension avec ça. Il faut dégager le bras. Il le lui demande, elle s'exécute. Il voit la bretelle blanche, il voit l'épaule sportive, il voit le bronzage. « Vous habitez au bord de la mer ? » Il a des mains douces, de belles mains qui ressemblent à ses pieds.

Tout à l'heure, assise en face de lui, elle avait eu une bouffée de désir. Cela ne lui arrivait presque jamais d'avoir envie d'un inconnu. Sans doute le printemps lui jouait-il des tours. Cette bouffée de désir, elle l'avait dégustée. Elle avait croisé les jambes. Elle portait des mules, de très jolies mules que son mari lui avait offertes la dernière fois qu'ils avaient fait les boutiques ensemble. Une petite folie ! Mais son mari aimait qu'elle soit élégante et était toujours d'accord pour ce genre de folies. Donc les mules, elle les balançait au bout de son pied, à la même cadence que les sabots de l'anesthésiste. Elle s'en était aperçu à temps. Un peu plus il l'aurait vu, aurait souri, se serait moqué peut-être, et ça, elle n'aurait pas aimé du tout. Elle l'avait bien regardé : la calvitie, les

bras trop mous, un brin d'estomac, le défaut de langue... Oui, mais aussi, la blouse si fine qu'elle laissait deviner un torse puissant, la toison blonde qui s'échappait de l'encolure, les beaux yeux bleus intelligents, et surtout ces pieds... C'était incontestable, il se dégageait de cet homme un érotisme torride.

Elle serra les cuisses, et se mit à contracter les muscles de son vagin, régulièrement, se demandant tout de même si chacun de ces spasmes, imperceptible pour les autres, n'entraînait pas une contraction de son visage. Elle se sentait se liquéfier. Elle savait qu'elle pouvait parvenir à l'orgasme de cette façon, elle s'était exercée, au cinéma par exemple, quand personne ne pouvait la voir. C'était même pour cela que son casse-noisettes était si efficace ! Mais là, c'était impossible, elle ne savait pas du tout dans quel état d'esprit était son interlocuteur... Il l'avait sauvée en demandant à l'examiner.

« Vous avez un peu de tension, et le pouls un peu rapide, est-ce habituel ? » Elle se sent rougir. Elle le regarde. Elle sait qu'il peut lire son désir. Ce qui la rassure c'est qu'elle voit le sien dans les prunelles qui se sont agrandies et dont le bleu s'est assombri. Le docteur ne dit rien. Il a un air joyeux et insouciant. Sans la quitter des yeux, il la tire lentement au bord de la table d'examen. Ses jambes pendent à présent. Il retrousse sa jupe, écarte son slip et se met à fourrager son sexe. Il écarte les lèvres, titille le clitoris, enfonce un doigt et même deux... Il lui soulève

les jambes pour mieux regarder son intimité. Il caresse les fesses rondes, il va d'un trou à l'autre toujours plus curieux, toujours plus fouineur. Il y met la langue, elle est aussi agile que ses pieds! Et puis il lève la tête pour voir l'effet produit. Et là, pour elle, rien ne va plus! L'expression du visage tout à l'heure, espiègle presque enfantine, s'est transformée en quelque chose de tout à fait blasé. Elle lit même du mépris dans les plis de la bouche. Les yeux ne sourient plus. Instantanément les siens s'éteignent aussi. Elle tourne la tête sur le côté, elle n'a plus envie de le voir. Il lui vient à l'esprit que le docteur doit être un habitué de ce genre de relations avec ses patientes et l'idée de faire partie de ce troupeau de femmes consentantes ne la séduit pas du tout.

Que faire? Elle sait que par son attitude, le relâchement de tout son être, ses yeux fiévreux, sa bouche humide, elle l'a encouragé. Et puis, si sa tête commence à dire non, son corps a déjà dit oui. Elle sent qu'elle est en train d'inonder les doigts qui la fouillent, elle sait que bientôt ils seront remplacés par un sexe qu'elle ne connaît pas, qui l'attire et la dégoûte tout à la fois. Elle ferme les yeux, elle appelle le visage de l'homme qu'elle aime. Il est là, elle lui parle, elle lui dit des mots doux, leurs mots doux. Lorsque que le bassin de l'homme vient en contact du sien, c'est un autre sexe que celui du médecin qu'elle sent dans son ventre. Elle susurre «Oui, oui, viens!», mais c'est à un autre qu'elle le dit.